



PORTRAIT

Deux « Justes » aulnaysiens

Le 18 décembre prochain, lors d'une cérémonie à l'hôtel de ville, la médaille et le diplôme de « Justes parmi les Nations », décernés à Elvire et Maurice Pouget, résistants aulnaysiens, seront remis à André Brabant, leur neveu ayant-droit.

« On n'a pas fait ça pour ça, ma poule ! » Cette phrase, Françoise Mandelbaum, que Pierre Olmeta et d'autres résistants aulnaysiens avaient baptisée « la petite juive de la mairie d'Aulnay-sous-Bois », l'a entendue chaque fois qu'elle a cherché, d'une manière ou d'une autre, à remercier ceux qui lui avait sauvé la vie, en l'accueillant

durant 21 mois, dans leur logement de fonction de la mairie et en lui donnant leur nom. « Je n'arriverai jamais à payer ma dette, mais je sais qu'il est essentiel d'honorer la mémoire d'Elvire et de Maurice et à travers eux, celle de la solidarité populaire dont ils ont fait preuve et qu'ont partagée d'autres Aulnaysiens, car il faut être nombreux pour

cacher une seule petite fille. Ce titre de « Justes » leur revenait de droit » Un titre que Françoise Mandelbaum et André Brabant ont hésité à demander tant ils connaissaient l'aversion éprouvée par Elvire et Maurice pour les médailles, récompenses et autres breloques honorifiques.

De simples employés communaux

« Mon oncle et ma tante m'avaient fait promettre de ne jamais chercher à leur faire avoir la médaille de la Résistance. Ils n'en voulaient pas, au motif que certains l'avaient eue sans la mériter et qu'eux n'avaient fait que ce qui leur semblait normal », explique André Brabant qui ajoute : « C'étaient des gens simples, ils avaient le cœur sur la main et étaient toujours prêts à rendre service. »

Résistants dès l'appel du général de Gaulle, Elvire et Maurice Pouget étaient agents de liaison et fabriquaient des faux papiers, ce qui vaudra à Maurice, dénoncé, d'être arrêté avant de pouvoir, grâce à des amis policiers, être libéré.

ZOOM SUR : LES « JUSTES PARMI LES NATIONS »

Le 19 août 1953 est créé à Jérusalem l'Institut commémoratif des martyrs et des héros de la Shoah : Yad Vashem. En 1963, une commission présidée par un juge de la Cour suprême de l'État d'Israël est chargée d'attribuer le titre de « Juste parmi les Nations » — la plus haute distinction civile décernée par l'État hébreu à des personnes non juives qui, au péril de leur vie, ont aidé des Juifs persécutés par l'occupant nazi. Leurs noms sont inscrits sur le mur d'honneur du jardin des « Justes parmi les Nations » de Yad Vashem à Jérusalem. Au 1^{er} janvier 2011, près de 23 500 Justes ont été recensés dans le monde. En 1940, il y avait environ 320 000 juifs en France, 76 000 ont été déportés, dont 11 000 enfants. 2 551 seulement sont revenus et parmi eux aucun enfant. Il y a aujourd'hui 3 328 « Justes parmi les Nations » de France reconnus. Leurs noms sont également inscrits dans l'allée des Justes, sur un des murs extérieurs du Mémorial de la Shoah à Paris.

« Dans leur chambre à coucher, il y avait derrière la porte un sac contenant les tampons de toutes les préfectures françaises. Le soir, sur la table de la salle à manger, on faisait les faux papiers et moi, du haut de mes 8 ans, chaque fois que je posais un coup de tampon, je résistais, et j'en étais fière », raconte Françoise. Résister, c'était naturel pour le couple mais il fallait faire mieux que ça, il fallait sauver.

« Ils n'ont pas fait que me sauver, ils m'ont aimée, gâtée »

« Ils avaient décidé d'adopter un enfant juif pour le sauver, car en 1943, on savait qu'ils risquaient la mort et de s'en occuper comme de leur propre enfant », explique André. Françoise Mandelbaum née à Paris de parents juifs polonais a presque 8 ans lorsqu'elle est recueillie par le couple. « Mes parents ne parlaient pas français, juste yiddish. Ils travaillaient en appartement, comme tailleur et couturière. Nous habitions dans le 20^e arrondissement, un quartier populaire, voire même pauvre », se souvient Françoise. Elle vit seule avec sa mère, toutes deux réchappées de justesse de la rafle du Vel d'Hiv, cachées chez des résistants.

Son père, interné en mai 1941 car « en surnombre dans l'économie nationale », selon la Préfecture, sera détenu un an à Beaune-la-Rolande puis trois ans à Auschwitz dont il reviendra « vétéran », par miracle. C'est au comité Amelot, qui s'occupait des enfants de juifs indigents et de leur trouver des familles d'accueil, qu'Elvire vient chercher Françoise.

« J'ai vu arriver une grande dame, très élégante, avec un immense chapeau et ce que je croyais être un manteau de fourrure, je l'ai prise pour une princesse. Arrivée à Aulnay, en voyant la mairie, je me suis dit, voilà son château. »

En fait de princesse, c'est surtout Françoise qui va être traitée comme telle par Maurice et

Elvire qui la gâtent du mieux qu'ils peuvent. Inscrite à l'école Anatole-France, grâce à la complicité de la directrice, la petite fille mène une vie quasiment normale de janvier 1943 à fin septembre 1944. Exception faite des jours de parachutage où elle grimpe, en compagnie d'Elvire, en haut du campanile de la mairie pour localiser les points de chute afin que Maurice ou Elvire aille prévenir la Résistance. Chaque semaine, la petite fille va voir sa mère, cachée à Paris. « Elvire a pris parfois des risques énormes mais elle insistait pour que je puisse la voir et, à l'occasion, elle en profitait pour lui donner un peu d'argent, sur ses économies. » À la fin de la guerre, Françoise retrouve ses parents mais le lien exceptionnel qu'ont tissé Elvire et Maurice ne s'est jamais rompu. En 2008, avec André, leur neveu – « on est frangin-frangine », comme il dit –, ils ont déposé un dossier à l'antenne française de Yad Vashem au nom de ceux qui ont fait tellement et « n'ont pas fait ça pour ça », mais viennent d'être reconnus « Justes parmi les Nations ».

BIO EXPRESS

Maurice Pouget est né en 1893 à Paris. Gendarme, il est tailleur aux armées. Mobilisé lors de la Première Guerre mondiale, il est gazé dans les tranchées ; ce qui lui permettra d'obtenir un emploi protégé d'écritures à la mairie d'Aulnay. Elvire Brabant, née en 1900, est la fille du premier policier d'Aulnay. Dès 9 ans, elle entre en apprentissage dans une blanchisserie. Puis elle travaille dans un magasin de fourrures du centre-ville. Le couple se marie en septembre 1919, leur fils naît en 1920. Elvire Pouget est concierge-standardiste tout d'abord dans les baraquements de la mairie provisoire, puis dans le bâtiment actuel. Leur fils unique, Raymond, meurt en mai 1940, à l'âge de 20 ans, d'une pneumonie. Résistants de la première heure, dans le réseau de Pierre Olmeta, le couple abrite des prisonniers évadés de stalags allemands, fabrique des faux papiers et recueille, en janvier 1943 une petite fille juive âgée de presque 8 ans, Françoise Mandelbaum. Après-guerre, le couple poursuit son travail à la mairie, puis à la maison Gainville avant de retourner à la mairie jusqu'à leur retraite. Maurice Pouget meurt en 1975 et son épouse Elvire en 1984. Yad Vashem décerne à Elvire et Maurice Pouget le titre de « Justes parmi les Nations », le 8 mai 2011.



À gauche : Françoise Mandelbaum à l'école Anatole-France en 1944.
À droite : Elvire et Maurice Pouget, dans les jardins de la mairie en 1943.